

AU Seuil de l'Hiver.

Quand il eut paraphé sa lettre, Me Coustille releva sur son front ses lunettes d'or et, puisant avec une spatule de vieux bois un peu de poudre brillante dans une coupe de marbre vert, il ensabla sa grosse écriture, agita le papier, le tapota de petites chaussonnettes, puis se calant dans son fauteuil : — Revenons nous, dit-il d'un air gaillard.

— Très aimable d'être venu, continua Mme de Cargauts. J'ai reçu votre mot : fort bien en vérité, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en se tournant vers le monsieur brun qui approuva d'un signe de tête... Eh bien, Me Coustille, j'ai besoin de vos bons offices ; c'est en votre étude de Castelionardas que toutes les affaires de la famille se sont traitées ; je suis fidèle aux traditions et aux vieilles amitiés. Voici : je désirerais vendre Albefont, qui devient une véritable charge. M. de Brodes me donne ce conseil...

— Mais, qu'est-ce que ça veut dire, dit-il en se levant, je ne puis pas vendre ce qui est à moi ? — Mais, qu'est-ce que ça veut dire, dit-il en se levant, je ne puis pas vendre ce qui est à moi ? — Mais, qu'est-ce que ça veut dire, dit-il en se levant, je ne puis pas vendre ce qui est à moi ?

— Poudrée, fardée, maquillée, peinte comme une comédienne ; elle n'est plus que l'image, le chromo d'elle-même... Pais, ajouta-t-il nerveusement, elle traîne après elle une sorte de coassin qui se comporte en maître... — Mais, qu'est-ce que ça veut dire, dit-il en se levant, je ne puis pas vendre ce qui est à moi ?

Ce que Gagnent

— LES —

Ecrivains Allemands Gagnaient Autrefois

Un statisticien aversera à la patience de se livrer d'abord à un travail très intéressant, dont nous détachons quelques notes... La comparaison du gain des plus célèbres écrivains allemands d'il y a un siècle, avec celui des écrivains modernes, est particulièrement suggestive. On se demande où un Schiller, un Kant, un Lessing, qui étaient pauvres, puisaient la force de leur travail créateur, au milieu des préoccupations permanentes que leur donnait le souci de la vie matérielle.

LE Cadeau Inattendu

— LE —

L'approche de Noël, dit Li-neuil, me rend littéralement fou. Tout ce que les conteurs de France ou d'Angleterre ont écrit de plus diaphanique à ce sujet reste au-dessous de mon enthousiasme. L'ère du bonheur commença pour moi le soir du 24 décembre et se prolonge jusqu'à demain... Pendant ces heures délicieuses, je ne sais rien refuser à personne ; je remettrais leurs offenses aux plus cruels de mes ennemis. Croyez que ce n'est pas sans raison ; peu d'hommes ont eu de plus jolis Noël que moi durant leur enfance et, certes, pas un seul cent millions n'en eut un pareil à celui qui m'échut dans le courant de ma vingt-cinquième année.

gante. Ils nous condamnerent, trois heures d'horloge, au supplice de leurs saillies. Enfin, ils partirent peu après minuit. M. Caylus ne me permit pas d'aller me coucher tout de suite. Le champagne l'avait un peu animé. Il montrait une vivacité qui m'eût semblé charmante d'autres circonstances, car c'était un homme pétillant d'esprit, mais qui, en ce moment, me faisait souffrir davantage. Il finit, cependant, par faire mine de se retirer. Mais, auparavant, il demanda : — Tout le monde a-t-il mis ses souliers dans la cheminée ? C'était une manie chez lui ; il voulait que tous ceux qui logeaient au château dans la nuit de Noël, grands et petits, notes et serviteurs, obéissent à la coutume écolaire. Il voulait absolument que je m'asse, une paire de bottines qu'il me prêta — c'était une paire de lourdes chaussonnes de route — dans la cheminée de la grande salle à manger du château. Alors, seulement, il me rendit la liberté.